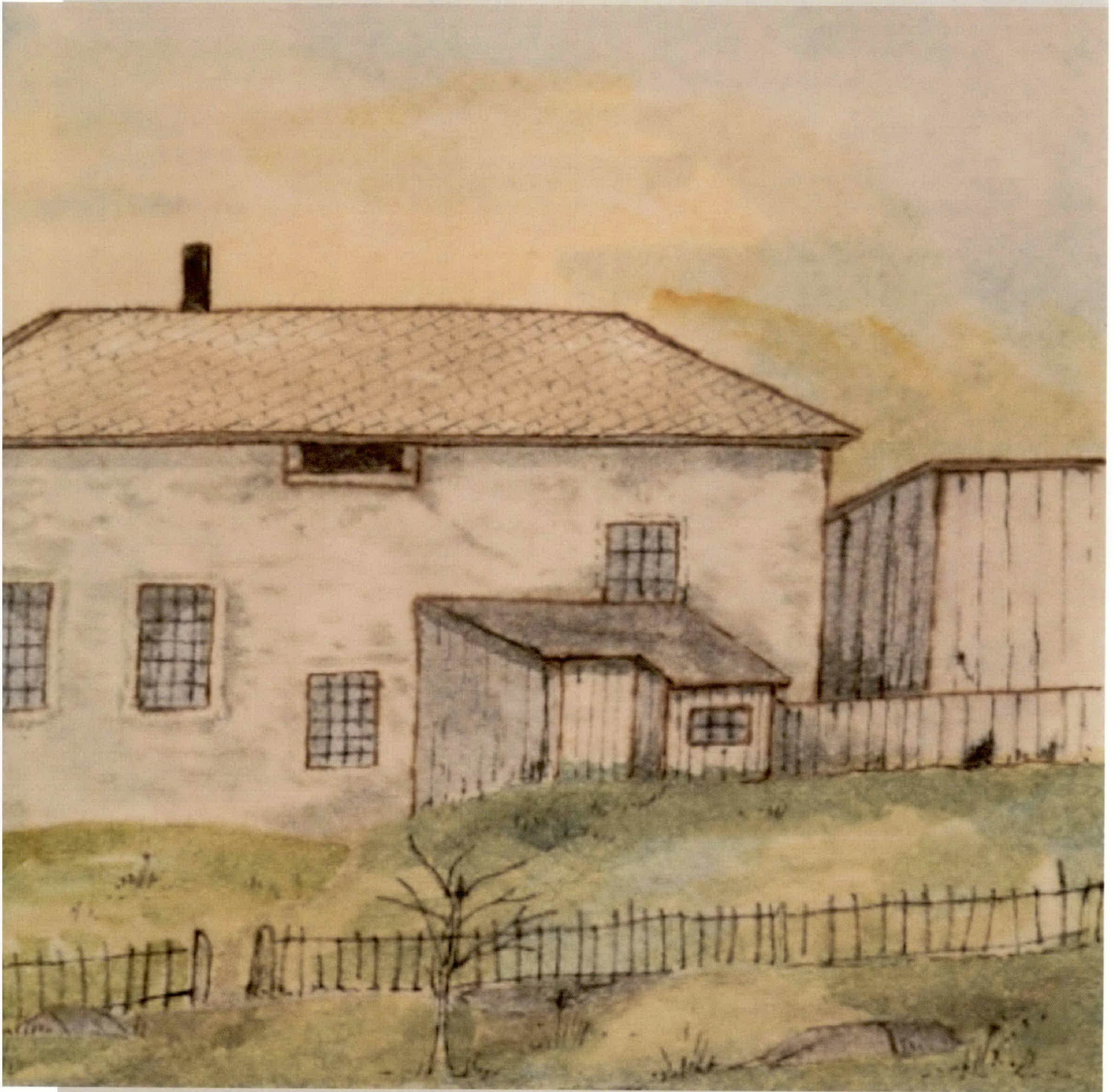


MÉMOIRE VIVANTE

NUMÉRO 39, HIVER 2015-2016



Société d'histoire
d'Outremont

MÉMOIRE VIVANTE

NUMÉRO 39, HIVER 2015-2016

Société d'histoire d'Outremont

Société d'histoire d'Outremont

999, avenue McEachran
Outremont (Québec)
H2V 3E6

514 286-2448
<http://histoireoutremont.org/>

Comité de rédaction

Jean A. Savard, président de la SHO
Hélène-Andrée Bizier, rédactrice en chef
François Beaudin
Jean De Julio-Paquin
Pierre Joncas
Normand Lester

Conception graphique

folio&garetti

La Société d'histoire d'Outremont
est membre de la FHQ et du RAQ



FÉDÉRATION
HISTOIRE
QUÉBEC

RAQ
RÉSEAU DES SERVICES
D'ARCHIVES DU QUÉBEC

Québec NEQ 1142261537 02-02-95
Ottawa 141330365RR001
Organisme de bienfaisance reconnu

Sommaire

3 100 tonnes d'explosifs stockés sur l'avenue Dunlop!
Intolérable!
par **Normand Lester**, membre de la SHO

6 Vie sportive
Le Club de curling d'Outremont
par **Yves Bousquet**, membre de la SHO

8 Administration municipale d'Outremont
L'ère de Bernard Couvrette
par **Laurent Bouthillier**, archiviste de la SHO

10 Église Sainte-Madeleine d'Outremont
Les Présents des Rois mages
par **Roger Nincheri**

Illustration en couverture

Représentation d'une poudrière qui aurait été construite sur le chemin de la Côte-Sainte-Catherine au cours de la Rébellion patriote de 1837-1838 (détail).
John Hugh Ross c.1867 - c.1919. *Old Powder Magazine. Outremont.*
Vers 1892.
© Musée McCord M980.184.1.97.



**Thomas
MULCAIR**

Député d'Outremont
Bureau de circonscription :

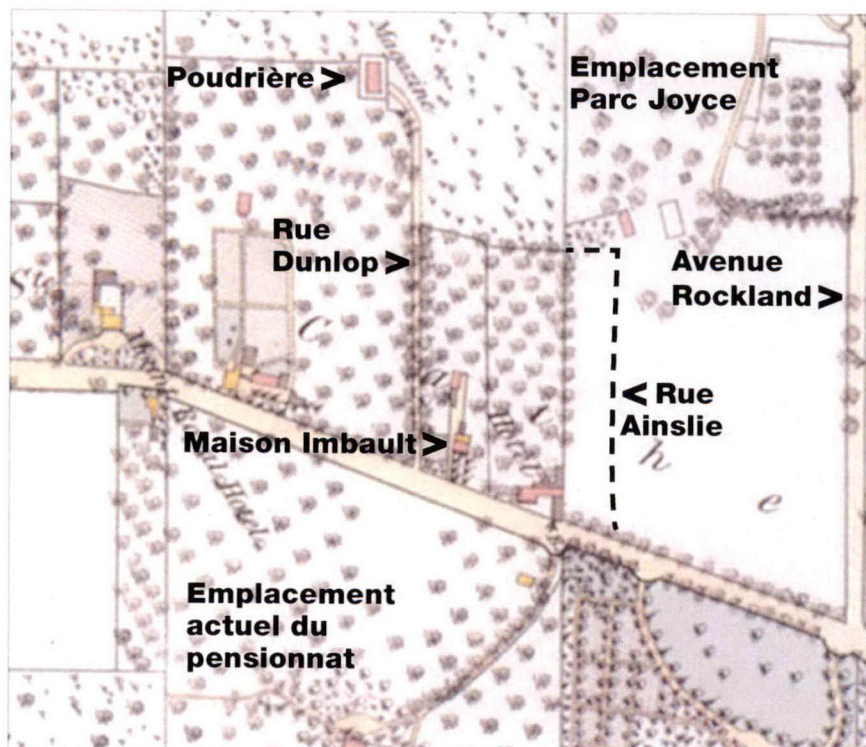
154 avenue Laurier Ouest,
Bureau 302
Montréal (Québec) H2T 2N7
Tél.: 514 736-2727
thomas.mulcair@parl.gc.ca

100 tonnes d'explosifs stockés sur l'avenue Dunlop!

Intolérable!

Par **Normand Lester**

Le 27 août 1864, Sydney Robert Bellingham, membre éminent de la caste anglo-tory montréalaise, se plaint au conseil municipal de la paroisse de Montréal – Outremont ne sera constitué qu'en 1875 – qu'il ne fait pas respecter la loi sur les dépôts de munition. Il y a, à proximité de son imposante demeure du chemin de la Côte-Sainte-Catherine, une poudrière installée « dans une mauvaise bâtisse, mal garantie contre l'incendie où s'entassent 200,000 livres de poudre à fusil. Advenant une explosion, ce sera un désastre épouvantable, « a frightful loss of life and property must occur for miles around », rapporte, en le citant, le père Hector Tessier dans son livre *Saint-Viateur d'Outremont*. Bellingham vit dans son superbe *Dunany Cottage*, construit sur les lieux où s'élève, depuis 1906, le pensionnat du Saint-Nom-de-Marie.



On retrouve dans les archives de l'université McGill, la correspondance échangée entre Sydney Bellingham et John Rose au sujet d'une loi concernant les poudrières. Rose, un baronnet écossais actif dans la suppression de la rébellion de 1837, devint par la suite député de Montréal-Centre à la Chambre d'assemblée et solliciteur-général du Bas-Canada. Dans une lettre du 5 mars 1864¹, Bellingham avait proposé une loi sur les poudrières qui prévoyait le versement d'une compensation de l'État aux voisins au cas où une explosion vienne causer des pertes de vie ou des dommages aux propriétés.

Il semble que Rose se cherche alors une propriété située sur le chemin de la Côte-Sainte-Catherine. « I am afraid, écrit-il, I shall fatigue you with a longer letter but as you promise to be a permanent resident of Ste Catherine ». Il précise à

son ami le motif pécuniaire de sa préoccupation : « As I am about selling out here, my personal interests pass away but I feel that the existence of a magazine has hampered the purchase of property here and depressed its value ».

Il n'est pas le seul à être mécontent de la situation. C'est aussi le cas de son voisin d'en face, François Imbeault, inspecteur des auberges de la Côte-Sainte-Catherine, dont la modeste maison de ferme, l'actuel 637, sur ledit chemin, est située près de l'entrée de la voie d'accès à la poudrière qui deviendra l'avenue Dunlop, en 1908. Deux hôtels accueillent des clients à proximité sur la côte.

La présence de cette poudrière est attestée dans plusieurs documents d'époque. D'abord, sur une carte de 1868-1869 des fortifications de l'île de Montréal dressée par le lieutenant Sitwell du *Corps of Royal Engineers*.² Cinq

Source :
H.S. Sitwell et al.,
*Contoured plan of
Montreal and its environs,
triangulated in 1865 and
surveyed in 1868-9,*
Southampton,
Ordnance Survey Office,
1869-1871. BAnQ.

1. Correspondance de Sydney Robert Bellingham. Documents manuscrits (boîtes CH388.S352, CH440.RBR et CH108.S126), Service des archives de l'Université McGill.

2. SITWELL, H.S. *Fortification surveys Contoured plan of Montreal and its environs, Quebec, triangulated in 1865 and surveyed in 1868-9.* BAnQ.

ans après les plaintes formulées auprès du conseil municipal, la poudrière est donc toujours en place. On distingue clairement sur la carte Sitwell, un édifice rectangulaire identifié « Magazine ». Dix ans plus tard, en 1879, sur la carte de H.W. Hopkins³, un carré noir signale sa présence sur le lot 44 appartenant à Jos. Pearson qui comprend alors toute la partie nord de l'ancien lot 932 d'origine, mesuré par l'arpenteur du Roi Gédéon de Catalogne pour le compte des Messieurs de Saint-Sulpice, en 1699, depuis ce qui deviendra l'avenue Kelvin, jusqu'aux limites de la paroisse Saint-Laurent. Ainsi, quatre ans après la fondation de la ville d'Outremont, la bâtisse abritant la poudrière était encore debout, peut-être convertie à d'autres fonctions.

Ces deux cartes situent la poudrière à mi-chemin entre les actuelles avenues Kelvin et Lajoie, au sommet du coteau, derrière la résidence portant actuellement le numéro d'immeuble 640, du côté ouest de l'avenue Dunlop.

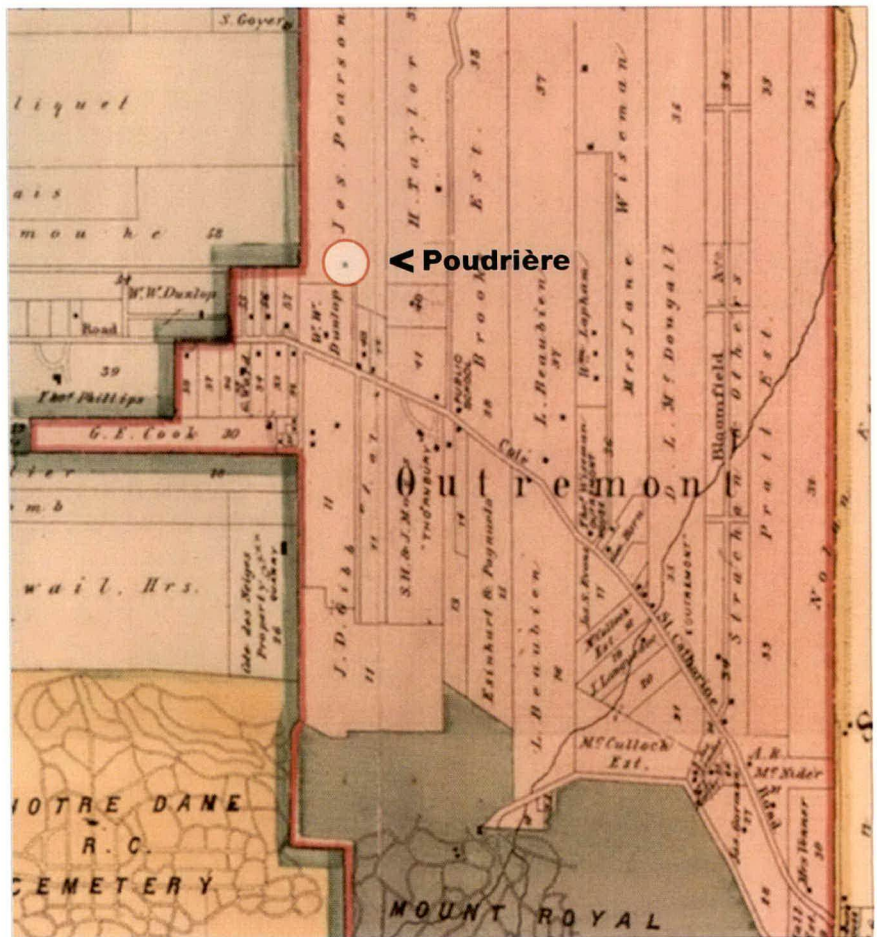
Quand et pourquoi la poudrière a-t-elle été construite à cet emplacement? On trouve peut-être une réponse à cette question dans les souvenirs d'une vieille dame, Adèle Clarke, dont les mémoires sont publiés en 1906, alors qu'elle est âgée de 104 ans. C'est en tout cas ce que suggère l'archiviste d'Outremont Jean LeBlanc. Durant la rébellion de 1837-1838, elle réside au « Beaver Lodge » l'imposant manoir appartenant à son père, le marchand de fourrure et explorateur John Clarke. La demeure est située sur le site du parc Joyce actuel, dans le prolongement de ce qui deviendra l'avenue Ainslie⁴.

Quelque 70 ans après les événements, Adèle Clarke se rappelle. Sa narration est un peu décousue:

Sir John Colborne, the Governor-General, sat in Council, and my father's home, Beaver Lodge, was turned into a fort. At one time two immense cases, containing 150 rifles, were sent, and Colonel De Salaberry, my uncle, Lieutenant Clarke, Captains Sweeney and Holmes, officers of the Royal Voltigeurs, distributed rifles, and guard was made extending to where the C. P. R. railroad now

3. HOPKINS, Henry W. *Atlas of the city and island of Montreal*, s. l., Provincial Surveying and Pub. Co., 1879, BAnQ.

4. La résidence construite vers 1830 par l'explorateur Simon Clarke, père de John Clarke, a été acquise par le confiseur Alfred Joyce, qui deviendra maire d'Outremont en 1905-1907. Il l'habitera jusqu'à sa mort, en 1931. Elle sera ensuite démolie pour faire place au parc Joyce. Dans son analyse du patrimoine bâti d'Outremont, l'architecte Pierre-Richard Bisson parle d'une maison romantique dont les formes inspirées des villas italiennes gravitaient autour d'une tourelle carrée. Son écurie existe toujours. Elle sert de chalet au terrain de tennis du parc Joyce.



runs near St. Laurent village, on my father's estate. The powder magazine was built on the hill. It was guarded by my father's employees, and a certain John Donohue was then sergeant⁵.

Adèle Clarke affirme que des gardes assuraient la sécurité de la poudrière jusqu'à l'endroit où est tracée, au moment où elle écrit, la ligne de chemin de fer, c'est-à-dire à la limite de la municipalité de paroisse Saint-Laurent dont une partie sera détachée, en 1912, pour devenir Mont-Royal. Elle ajoute aussi qu'elle était construite sur la colline, ce que montre la carte de Sitwell de 1869. Elle dit aussi que le manoir de son père avait été transformé en position fortifiée par l'armée britannique.

Donc, s'il faut en croire Adèle Clarke, la poudrière aurait pu être construite lors de la rébellion de 1837-1838. On ne voit pas comment elle aurait pu imaginer un tel scénario sans qu'il soit fondé, au moins en partie, sur la réalité. On ne voit pas non plus pourquoi on a construit une poudrière à un tel endroit et l'avoir approvisionné

5. CLARKE, Adele. *Old Montreal John Clarke his adventures, friends and family*. The Herald publishing company, Montréal, 1906, p.41. HOPKINS, Henry W. *Atlas of the city and island of Montreal*, s. l., Provincial Surveying and Pub. Co., 1879.

Source :
Henry W. Hopkins,
*Atlas of the city and
island of Montreal*, s. l.,
Provincial Surveying and
Pub. Co., 1879. BAnQ
[http://www.banq.qc.ca/
collections/cartes_plans/
ressources_BAnQ/doc_
cartographiques/](http://www.banq.qc.ca/collections/cartes_plans/ressources_BAnQ/doc_cartographiques/)

CE QUE MONTRE L'AQUARELLE DE JOHN HUGH ROSS

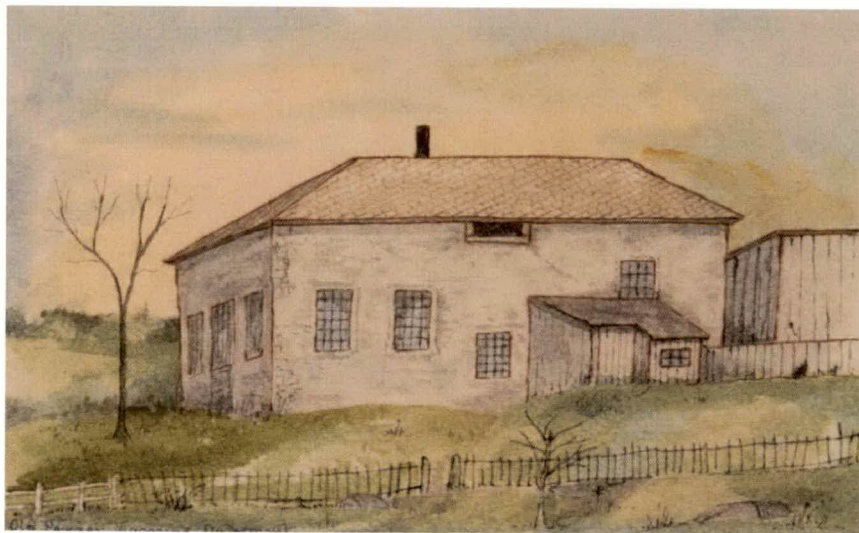
Christian Vachon, conservateur et chef de la gestion des collections du musée McCord, émet l'hypothèse que, pour créer son œuvre, John Hugh Ross s'est inspiré d'une image existante (photo ou dessin) de la poudrière plutôt que de l'édifice lui-même. Il aurait fait de même en illustrant d'autres bâtiments montréalais de la fin du XIX^e siècle. Même si plusieurs des œuvres de John Hugh Ross sont reproduites sur le web, on sait très peu de choses à son sujet, si ce n'est ses années de naissance et de décès, 1867-1919.

Martin Royer, auteur d'un mémoire de maîtrise à l'Université Laval intitulé «Le fort et les poudrières du complexe militaire de l'île Sainte-Hélène», estime, après avoir analysé l'aquarelle, que la poudrière ne pouvait être opérante dans l'état où elle est représentée par Ross. La bâtisse possède de grandes fenêtres et une cheminée, mais aucun paratonnerre, trois éléments qui semblent indiquer qu'elle a été transformée en habitation. Par contre, l'ouverture, près du toit, laisse supposer qu'elle a déjà servi d'évent comme l'exige le code de construction d'une poudrière. Martin Royer note aussi que l'édifice n'est pas entouré d'un mur d'enceinte, ce qui est obligatoire dans le cas d'une poudrière active. Sur la carte Sitwell, on distingue clairement la présence d'un mur d'enceinte.

en munitions pendant des décennies, puisque Sydney Bellingham, 26 ans plus tard, se plaint qu'elle contient 200 000 livres de poudre à fusil. Bellingham, qui habitait déjà sur place dans les années 1850, a-t-il attendu en 1864 pour se plaindre de la présence de la poudrière parce qu'elle diminuait la valeur de sa demeure qu'il voulait mettre en vente?

Et pourquoi avoir transformé «Beaver lodge» en fortin? Le manoir dominait Rockland Road, alors, l'une des principales voies de communication entre Montréal et le nord-ouest de l'île. Si une armée rebelle décidait de marcher sur Montréal, elle devrait d'abord passer par l'île Jésus avant d'emprunter le pont Lachapelle construit en 1836, seul pont reliant l'île de Montréal à sa voisine. Colborne aurait-il voulu protéger cette voie de communication avec le nord-ouest de l'île en fortifiant Beaver Lodge?

En 1820, dans le cadre de son programme de fortifications du Canada pour faire face à la menace américaine, l'armée britannique a notamment protégé la rivière Richelieu en érigeant le fort Lennox sur l'île-aux-Noix. Le vieux fort, récemment restauré, contient une poudrière qui ressemble beaucoup à celle de l'avenue Dunlop, telle que la montre l'aquarelle de Ross.



Gisèle Piédalue, l'archéologue de Parcs Canada qui a dirigé les travaux de restauration de la poudrière de Fort Lennox, accorde une certaine crédibilité au témoignage d'Adèle Clarke : «... la possibilité que la poudrière ait été construite durant les Troubles est tout à fait plausible. Il y en a eu plusieurs qui ont vu le jour à cette époque. Elles pouvaient aussi servir de réduits en cas d'attaque.» L'archéologue ajoute que les poudrières du 19^e siècle étaient dotées de murs épais et de toits légers. Celle du fort Lennox était située dans un bastion fermé par un mur de garde et on y entrait par un vestibule. On recourait à des matériaux ne produisant pas d'étincelles, soit des portes en bois ou recouvertes de cuivre (aucun fer). Il fallait aussi assurer l'aération adéquate de l'intérieur pour éviter que l'humidité n'altère la poudre. ■

Aquarelle de
John Hugh Ross
représentant la poudrière
d'Outremont, publiée,
en 1892, dans *Ancient
Montreal*, un album
conservé au musée
McCord.

QUI ÉTAIT DONC CE SYDNEY ROBERT BELLINGHAM?

Sydney Robert Bellingham fut l'une des figures de proue des volontaires loyalistes lors des troubles des années 1830. Sous les ordres du général John Colborne, dit «le vieux brûlot», ils ont durement réprimé la rébellion dans la région de Montréal. En Irlande, les Bellingham étaient membres de l'aristocratie protestante qui dominait et exploitait depuis des siècles la paysannerie catholique. L'historien Allan Greer, explique que ces miliciens volontaires «... are a sort of amateur mounted police long controlled by the well-heeled sons of the anglo-Tory establishment». Parmi les plus agressifs, on retrouve des Irlandais protestants comme Sydney Bellingham qui veulent souligner leur attachement à la Grande-Bretagne et proclamer leur identité britannique.

Lors de la bataille de Saint-Eustache, Bellingham et des comparses comme John Molson, regroupés dans la Royal Montreal Cavalry, participent à l'écrasement des Patriotes. En tant que magistrat, il a également accompagné le colonel Wetherhall à la bataille de Saint-Charles avec les mandats d'arrestation émis contre les chefs patriotes.

En 1878, l'ex-député d'Argenteuil à l'Assemblée législative de Québec, alla mourir dans le comté de Louth, en Irlande, où il avait hérité du château familial, Castle Bellingham. En sa mémoire, l'actuelle avenue Vincent-d'Indy, dont le tracé suit la limite ouest du terrain lui ayant appartenu, a porté l'odonyme d'avenue Bellingham jusqu'en 1972.

Le Club de curling d'Outremont

Par **Yves Bousquet**, membre de la Société d'histoire d'Outremont

Au début du 20^e siècle, la population d'Outremont est principalement composée d'anglophones d'origine écossaise. Parmi eux, de notables exceptions, notamment les familles Beaubien, Couvrette et Girard. Ces mêmes Outremontais étant, pour la plupart des hommes d'affaires prospères, ils disposent de temps pour leurs loisirs sportifs de caractère social, tels que le golf, la chasse à courre, le boulingrin et en hiver, la glisse et le curling.

Au cours de l'hiver 1907, les amateurs écossais de curling, achètent un terrain situé au coin des avenues Saint-Viateur et Wiseman. Ils y élèvent une construction en bois – mi-remise, mi club-house – percée de larges fenêtres. Sa façade est tournée vers l'avenue Saint-Viateur où elle porte le numéro 1325. Ils y dessinent trois glaces comparables à celles que le Royal Montreal Curling Club, fondé en 1807, a créées entre les rues Sainte-Catherine et Sherbrooke actuelles. Sur le côté ouest du terrain, les curlingeurs d'Outremont font aménager un terrain de boulingrin appelé *lawn bowling*.

Les rencontres de compétition se concluent presque toujours sur un repas copieux, arrosé de rasades de gin et de whisky, alcools traditionnels en vogue en ce début du 20^e siècle. Les déploiements ne manquent pas de couleurs puisqu'on aime revêtir des costumes amérindiens traditionnels. La pratique du curling exigeant une bonne dose de chaleur amicale, on converge vers le club house, autant pour exprimer le plaisir d'avoir triomphé dans un match, que la déception d'avoir perdu. Dans un cas comme dans l'autre, l'esprit de camaraderie en ressort renforcé.



À la fin des années 1930, les membres fondateurs vendent le terrain à leur club qui investit dans la transformation du club house qui se déploiera sur deux étages où on trouvera des casiers et une cuisine. On tire profit de l'alliance de la réfrigération et de l'électricité, innovations de l'époque, en faisant installer des refroidisseurs sous la glace. Il s'agissait de tuyaux de plomb d'une longueur de 36 mètres et demi dans lesquels l'ammoniaque, refroidie par un compresseur électrique, était propulsée par une pompe électrique. Vers 1970, les trois lots voisins occupés par le boulingrin seront vendus pour la somme de 15 000 \$ chacun.

Le curling montréalais était une chasse-gardée masculine, mais avant la fin des années 1970, Outremont se distingue en mettant un local à la disposition des femmes qui obéissent à un horaire précis pour jouer entre elles seulement. L'évolution des mœurs aidant, au début des années 1980, elles peuvent enfin s'intégrer aux équipes masculines et même fusionner leur club à celui des hommes. Si certains apprécient leur présence, d'autres préfèrent démissionner

Quelques-uns des membres du Club de curling d'Outremont photographiés au cours des années 1950.

plutôt que d'être témoins de la décadence des coutumes ancestrales du curling.

Pendant toute l'existence du club, les maires d'Outremont ont été systématiquement élevés au rang de présidents honoraires. La plupart d'entre eux, les Joseph Beaubien, Romuald Bourque et Jérôme Choquette, par exemple, ont vu un privilège dans ce geste de respect et ils ont fréquenté l'institution. D'autres élus au conseil municipal se sont fait un point d'honneur d'en devenir membres. Parmi eux, Claude Joncas, André Trudeau et Robert Coallier. Certains d'entre eux ont témoigné d'une telle fidélité qu'on continue de les percevoir comme les piliers du club. Je pense à Bill Macdonnell, John Walling et Bill Ott qui ont été là pendant 50 ans; Donat Vaillancourt, pendant 40 ans; Claude Joncas, pendant environ 30 ans; Paulette Girard et moi-même, pendant 24 ans; Gaston Gervais, pendant 21 ans, sans oublier une famille entière, celle du juge Jacques Miquelon qui pratiqua le curling avec ses enfants, Jacqueline, Jacques et Pierre.

Le club versait un salaire à trois employés, le barman, le cuisinier et le préposé à l'entretien des glaces. L'un des derniers responsables de la glace est Guy Hemmings, originaire de Saint-Jean-Sur-Richelieu. Il étudiait le droit à l'université de Montréal quand il découvrit le curling d'Outremont dont il devint rapidement, selon le mot de François Béliveau, de *La Presse*, une vedette internationale¹. Brillant lecteur des glaces, il a commenté les tournois des Jeux olympiques d'hiver, en 2006. Depuis les jeux de 2010, il est le commentateur attitré des tournois télévisés de Curling Canada sur les ondes de RDS.

Même si le club est ouvert au public, il n'en paye pas moins sa part des taxes municipales et scolaires. En 1980, alors que la propriété est évaluée à 220 000\$, elles culminent autour de 6000\$, somme dont le remboursement était rendu possible par la location des allées. Elles sont utilisées, le jour, par les étudiants du collège Stanislas et de l'École Nouvelle-Querbes. Les mardis et les mercredis, elles sont prises d'assaut par des clubs de retraités de la région montréalais. D'autres clubs viennent dîner avec nous les samedis avant des joutes toujours emballantes.

Le déclin du club s'amorce peu avant les années 1990, quand la municipalité d'Outremont établit la valeur de la propriété à près d'un million de

dollars. Trois ans après avoir réclamé une révision, l'évaluation est réduite à 660 000\$. Au mois d'octobre 1990, à la suite de représentations auprès d'elle, la Commission municipale du Québec, consent à une exemption de taxes pour l'espace des glaces, mais pas pour la cuisine et la salle de réception. Cette exemption profitera plus tard aux clubs de Montréal-Ouest et de Ville Mont-Royal. Nous n'étions pas au bout de nos peines car une nouvelle législation obligea bientôt les clubs sportifs comme le nôtre à démontrer que plus de 50 pourcent des heures de glace étaient consacrées à l'enseignement. Nous n'avons eu aucun mal à établir ce fait mais, en 2002, Outremont avait troqué son statut de ville pour celui d'arrondissement de la Ville de Montréal. Celle-ci s'objecta à cette exemption. Québec semblant refuser de priver la ville d'une source de revenus, le club de curling n'avait qu'à disparaître.

Pendant toutes ces années, les membres ont payé de leur poche les taxes et les intérêts, pour une somme globale de 122 000\$. En 1995, nous avons conclu une entente avec René Faribeault, maire de l'arrondissement. C'est ainsi que l'arrondissement déboursa 15 000\$ pour que la propriété du bâtiment et du terrain d'environ 37 mille mètres carrés (60,96 x 24,38) lui soit transférée. La dette envers ses membres fut remboursée et le club put profiter d'un budget annuel de 28 000\$ pour la poursuite de ses activités jusqu'en 2005.

En prévision d'un tel accord, J.-Victor Mainville, directeur-général de la ville, avait imaginé une issue d'avenir pour le club de curling. Celle-ci prévoyait que, dans l'éventualité où la ville veuille prendre possession des lieux, elle relocerait le club dans un édifice neuf situé dans Outremont. Le conseil d'administration que je présidais et dont Bill McDonnell, expert en immobilier faisait partie, ont cru en cette solution. Malheureusement, peu après que le projet de construction du Centre communautaire intergénérationnel (CCI) a été rendu public, à la fin de l'année 2004, nous avons compris que le club et ses glaces, qui devaient loger dans l'aile sud, n'y auraient pas leur place.

En 2005, les 10 années de sursis du Club de curling d'Outremont s'étant écoulées, nous en avons suspendu les activités. L'année suivante, il était accueilli par le club de Mont-Royal, le plus grand au Québec, où nous avons transporté nos trophées et pénates. C'est là, en 2007, chez nos voisins du nord, que nous avons célébré son centenaire. Le bâtiment qui l'avait vu naître a été démoli au début de l'automne 2012. ■

1. *La Presse*, 2 mars 2003. François Béliveau. « Vous voulez jouer au curling ? »

L'ère de Bernard Couvrette

Par **Laurent Bouthillier**, archiviste de la SHO

La carrière de Bernard Couvrette (1908-1994) est peu connue. Pourtant, en plus de sa contribution à la vie publique de la Ville d'Outremont, il joua un rôle dans la modernisation du marché de l'alimentation au Québec.

Le nom de Bernard Couvrette, avocat et puissant homme d'affaires, est associé à l'administration de la Ville d'Outremont où il brigua avec succès le siège de conseiller municipal du quartier sud lors de l'élection du 11 avril 1949¹. Cette première incursion en politique municipale aurait été inspirée par la démission du sénateur Élie Beauregard, appelé à présider la Chambre Haute. Les premiers pas de Bernard Couvrette en politique débutèrent par le dépôt de bulletin de candidat pour le district sud puis, faute d'opposant, par une élection par acclamation. Il rejoint alors le conseil, dirigé par le maire Romuald Bourque, conseil dont font également partie Philippe de Gaspé Beaubien, ainsi que Owen Gallery et T.-H. Cooper².

Remporté sans trop d'efforts, ce succès électoral inspira-t-il à Bernard Couvrette la décision de se porter candidat de l'Union nationale dans le comté de Montréal-Outremont et de cumuler les fonctions de conseiller municipal et de député comme il est permis de le faire à cette époque? L'annonce de sa candidature est publiée à la une du *Town of Mount Royal Weekly Post*, le 27 juin 1952. L'article, intitulé «Bernard Couvrette Official Candidate Of National Union», dresse un portrait avantageux du candidat du parti

de Maurice Duplessis. Si l'élection du 16 juillet 1952, maintient les Bleus au pouvoir, il en va bien autrement dans Montréal-Outremont où le pharmacien Henri Groulx, 62 ans, ancien ministre de la Santé et ministre du Bien-être social du Québec et député libéral sortant, a remporté la victoire avec 16342 voix contre 9279 pour son opposant unioniste. Le cours des choses change brusquement. Peu après le comptage final, Groulx, qui serre la main de ses partisans, s'écroule. Il meurt, écrit *La Patrie* du lendemain, «une heure après avoir appris qu'il était officiellement réélu [...]»

Il faut attendre le 9 juillet 1953, soit presque un an après la mort d'Henri Groulx pour que les électeurs de la circonscription retournent aux urnes. Le Parti libéral lance sa machine pour faire élire son candidat-vedette en la personne de Georges-Émile Lapalme, alors chef de la formation politique. Le climat qui règne ce jour-là entraîne l'arrestation de 18 personnes, dont certaines pour avoir troublé la paix et d'autres pour «personnification» d'électeurs. Bernard Couvrette concède la victoire à son adversaire. Ces deux échecs successifs mettent un terme à ses velléités de faire carrière sur la scène provinciale. Comme l'histoire allait le démontrer, l'électorat d'Outremont passera l'éponge.

En 1963, Romuald Bourque, à la fois maire d'Outremont et sénateur, décide de ne pas compléter son mandat à la mairie. La voie est libre. Les conseillers se concertent et se rangent derrière Couvrette qui accepte de se présenter. Auréolé du prestige de l'homme d'affaires ayant réussi, il remporte l'élection municipale du 11 mai 1964, contre son rival Jean Provost. Cette victoire est aussi celle de son équipe dont la plupart des membres le rejoignent au conseil.



Journal *La Patrie*, 17 juillet 1952.



Journal *La Patrie*, 10 juillet 1953.

1. RUMILLY, Robert. *Histoire d'Outremont (1875-1975)*, Montréal, Leméac, 1975, p. 30

2. *La Patrie*, 12 avril 1949. «Le benjamin du conseil d'Outremont». Le «benjamin» qui rejoint alors ceux qu'on appelle «échevins» est le fils de l'ancien maire Joseph Beaubien.

Une fois élu, Bernard Couvrette se penche en particulier sur les dossiers ayant une incidence sur la qualité de vie, l'aménagement du territoire et l'administration municipale. Sous son administration encore, on assistera à l'inauguration de la patinoire intérieure, ouverte au public le 30 octobre 1966. La première convention collective avec les employés de la ville est signée au début de son premier mandat. L'inauguration du viaduc Rockland, au mois de décembre 1966 et l'élargissement de l'intersection Mont-Royal et du Chemin de la Côte-Ste-Catherine, font également partie des initiatives marquantes de l'administration Couvrette.

En 1967, les citoyens s'opposent à ce que le conseil de ville approuve un règlement d'emprunt pour la construction d'un centre culturel. Le référendum tenu à ce sujet, le 24 février 1967, est défait par 1 133 voix contre 310¹. En lieu et place de ce projet, les résidents profitèrent jusqu'en 1998, de la bibliothèque publique du 544, avenue Davaar, dans l'édifice voisin de l'hôtel de ville d'Outremont². Cette rebuffade n'a pas nui à la popularité de Bernard Couvrette auprès des Outremontais qui le réélisent par acclamation, le 1^{er} mai 1968. Son administration est bientôt confrontée à un enjeu inédit pour Outremont, soit la nécessité de densifier la population en modifiant les règlements de zonage pour autoriser la construction de tours d'habitation. L'heure est à la rentabilisation des espaces et à l'augmentation des taxes foncières. Pour appuyer les démarches en ce sens, le conseil doit procéder à une étude qui est confiée à l'urbaniste Jean-Claude La Haye.

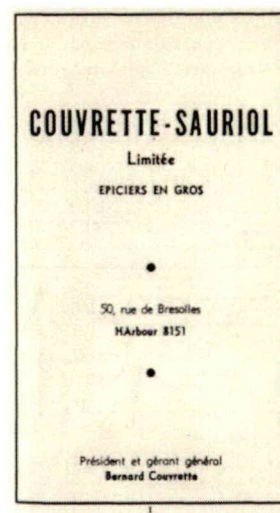
Déposé au conseil municipal au mois d'août 1968, le plan directeur d'urbanisme préconisait le développement urbain grâce à l'érection de tours dans le secteur sud-est de la ville. Le 6 février 1969, le conseil municipal entérinait les recommandations de l'urbaniste.

Ce vote engageait la ville pour très longtemps. C'est à ce moment que Bernard Couvrette remet sa démission comme maire. Sur le plan de la faisabilité financière, la réalisation du projet La Haye exigeait des négociations avec la Ville de Montréal, qui se seraient avérées âpres et difficiles... La démission de Couvrette fut acceptée, ce qui mit fin à 20 années de présence publique à Outremont.

• • •

La vie professionnelle de Bernard Couvrette fut prolifique, mais le public connaît moins l'ensemble de sa carrière. Diplômé de l'université de Montréal en 1929, admis au Barreau du Québec, la même année, il exerça le droit civil avec son associé, C.-A. Pariseau c.r. En 1947, on lui conféra le titre de conseiller du roi.

En 1936, au décès de son père, le réputé Eugène Couvrette, il hérite, à égalité avec sa soeur Claire et ses frères, Bernard, Gilles et Jacques, d'une entreprise prospère, Couvrette-Sauriol Limitée, Épiciers en gros. Ce commerce d'importation et de distribution de produits alimentaires, pharmaceutique et autres produits associés à la consommation, est l'un des plus importants au Québec. Les héritiers placent leur frère Bernard à la tête de l'entreprise dont il accélère l'expansion, faisant quintupler le chiffre d'affaire entre 1937 et 1950. L'essor de cette grande entreprise reposa en partie sur des fusions acquisitions et sur l'agrégation de nouveaux associés. L'intégration du réseau bâti par les frères René, Ernest et Roland Provost donna une impulsion considérable à l'entreprise qui, en 1965, devint Couvrette & Provost. René Provost, partagea la présidence avec Bernard Couvrette qui quitta l'entreprise deux ans plus tard, en faveur de responsabilités moins absorbantes. Il est décédé au mois de mars 1994, à l'âge de 86 ans. ■



Publicité-type des épiciers en gros Couvrette-Sauriol, publiée dans les journaux montréalais au cours des décennies 1940 et 1950.

1. RUMILLY, Robert. *Histoire d'Outremont (1875-1975)*, Montréal, Leméac, 1975, p. 394s.

2. Cette bibliothèque a été remplacée, en 1998, par la bibliothèque municipale d'Outremont, située au 41, avenue Saint-Just.

Les Présents des Rois mages

Par **Roger Nincheri**, 2^e partie

Dans sa représentation des Présents des Rois mages, le peintre Guido Nincheri a choisi l'une des nombreuses interprétations des événements ayant marqué leur voyage. Le vitrail montre la Sainte Famille sur le seuil d'une maison, observant avec respect les voyageurs qui adorent l'Enfant Jésus.

Dans cette scène, basée sur les Évangiles, Jésus n'est pas un nouveau-né. Du temps s'est écoulé depuis que la Sainte Famille est revenue de Bethléem où elle a présenté Jésus au Temple, un rituel juif qui a lieu 41 jours après la naissance du premier-né. Ils résident chez un membre de leur famille, dans la chambre d'invités (*kataluma*) qui s'est libérée après le recensement.

Un an ou plus après la naissance du Christ, après un long voyage, les Rois mages se présentent devant le roi Hérode à qui ils demandent où se trouve « l'enfant qui vient de naître et qui sera le roi des Juifs ». Troublés et connaissant la prophétie de Michée, les prêtres révélèrent à Hérode que « le chef qui conduira notre peuple » viendrait de Bethléem, du pays de Judée. Hérode leur indiqua le village en disant : « Quand vous l'aurez trouvé, faites-le-moi savoir, afin que j'aie, moi aussi, l'adorer ». Les Rois mages le quittèrent et l'étoile qu'ils avaient déjà remarquée à l'Est, allait devant eux mais, « au moment où elle arriva au-dessus de l'endroit où se trouvait l'enfant, elle s'arrêta ».

L'Évangile selon saint Matthieu s'achève après l'offrande des présents et leur départ de Bethléem, après qu'un rêve les eut avertis de ne pas revenir à Jérusalem. Dans *Excerpta Latina Barbari*, traduction latine d'un manuscrit grec du VI^e siècle, les révélations entourant le nom des mages et le cadeau apporté par chacun s'inspiraient peut-être d'une mosaïque conservée dans l'église San Apollinare Nuovo, à Ravenne (534). Sur celle-ci, Melchior, roi d'Arabie, apparaît comme étant le plus âgé. Il offre l'or qui symbolise la divinité du Christ. Balthazar, roi d'Éthiopie, est d'âge moyen. Sa peau est foncée et il porte la barbe. Il offre l'encens, symbole du Christ incarnant le Grand Prêtre. Finalement, Gaspard, roi de Tarse, est un jeune homme dans la vingtaine. Il offre la myrrhe, symbole du Christ guérisseur.

Symbolisant l'appel des Gentils, les Rois mages allaient devenir l'un des plus anciens sujets de l'art chrétien. Les premières représentations artistiques sont des bas-reliefs sculptés sur des sarcophages du III^e et du IV^e siècles. Puis, en 1166, leurs noms figurent pour la première fois sur un fragment de la sculpture naïve placée au-dessus de la porte de Sant'Andrea, à Pistoia, en Italie¹. Quant à leurs ossements, ils auraient été découverts en Perse, en 325, par l'impératrice sainte Hélène (250-330), mère de Constantin Le Grand. Après avoir été transportés et vénérés à Constantinople, ils sont offerts à Eustorge 1^{er}, évêque de Milan qui les transporta en Italie, dans un magnifique sarcophage en marbre blanc. En 1164, avant la troisième Croisade, l'empereur Frédéric Barberousse transporta ces reliques dans la cathédrale de Cologne, où elles sont toujours conservées. Cette histoire et les miracles attribués aux reliques enrichirent la légende.



Figure 1.
Présents des Rois mages.
Église Sainte-Madeleine
d'Outremont.
Studio Guido Nincheri,
1931 à 1934.

1. JAMESON, Anna. *Legends of the Madonna as Represented in the Fine Arts*. Houghton and Mifflin and Company, Boston, 1881, p. 250.

Une œuvre comme *La Légende dorée*, œuvre de Jacques de Voragine, rédigée en latin après 1260, influença l'imaginaire des artistes de la Renaissance. Entre leurs mains, les Rois mages « évoluèrent de simple symbole vers une scène à l'effet très dramatique, varié et à la splendeur magnifique¹. »

Description du vitrail

Les descriptions suivantes révèlent l'origine des symboles adoptés par Guido Nincheri dans la réalisation de certain vitraux. À Bethléem, la maison typique d'une personne relativement riche, était un bâtiment de plusieurs étages entouré d'une cour extérieure. Le niveau supérieur abritait la salle de séjour principale qui était divisée en plusieurs parties formant les chambres des enfants et celle des parents. La demeure comprenait une chambre supplémentaire, nommée *kataluma* en grec (Luc 2:7), pouvant signifier auberge ou chambre d'invités. C'est ce type de chambre que Joseph recherchait, car il avait de la famille à Bethléem. Le niveau inférieur abritait la cuisine et la salle à manger, des espaces de rangement et un espace où garder le bétail².

Des détails se rapportant aux activités domestiques figurent dans le vitrail. À droite de la cour, des urnes colorées sont utilisées pour conserver l'eau potable. À gauche des escaliers conduisant à la maison, deux balais, appuyés contre le mur, sont réservés au balayage des lieux avant l'arrivée d'invités.

Une légende des Rois mages

Le livre *Revelation of the Magi* (2010) de Brent Landau est la traduction anglaise d'un manuscrit syriaque du II^e siècle qui a été trouvé dans le monastère de Zuquin au sud-est de Turquie, au VIII^e siècle. Il trouva place dans la bibliothèque du Vatican au XVIII^e siècle. Il a été traduit en 1851, par Otto Tullberg, un universitaire suédois, puis traduit en latin, en 1927, par J. B. Chabot³. Les renseignements contenus dans ce manuscrit permettent de comprendre l'attention particulière que Guido Nincheri portait aux détails.

1. JAMESON, Anna. *op. cit.* p.258

2. The Church of Jesus Christ of Latter-Day Saints. *Home Life at the Time of Christ*. <https://www.lds.org/ensign/1987/09/home-life-at-the-time-of-christ?lang=eng>

3. BURKE, Tony. *The Revelation of the Magi*. <http://www.tonyburke.ca/wp-content/uploads/Revelation-of-the-Magi.pdf>

Dans l'introduction du manuscrit, Brent Landau explique que l'histoire, racontée à la première personne du singulier, est une œuvre de grande portée et d'imagination. Elle commence au jardin d'Éden et se termine avec le baptême des Rois mages par saint Thomas. L'histoire contient une interprétation de l'étoile de Bethléem, merveilleusement peinte par Rogier Van der Weyden en 1445-48, (fig.2) qui représenterait l'Enfant Christ lui-même. D'après Landeau, cette interprétation ne se trouve « nulle part dans la grande variété de spéculations faites par les premiers chrétiens au sujet de cet astre mystérieux⁴ ».

L'histoire de l'étoile se termine par la rencontre des Rois mages, d'Hérode et des prêtres juifs, auxquels ils révèlent la prophétie de Michée avant de suivre l'étoile jusqu'à la Sainte Famille, à Bethléem. Ceci termine le cycle de la prophétie de Seth, fils d'Adam. La légende veut que Seth ait confié aux mages la prophétie selon laquelle une étoile d'un éclat indescriptible apparaîtrait, un jour, pour annoncer la naissance de Dieu sous une forme humaine. Comme il avait été prédit, « les Rois mages entraient dans la Caverne des Trésors... quand une étoile d'un éclat incroyable apparut. Peu à peu, la lumière diminua, dévoilant un petit humain lumineux qui leur dit de suivre la lumière jusqu'à Jérusalem pour qu'ils puissent témoigner de sa naissance et participer à la rédemption que Dieu avait planifiée pour le monde entier. Au cours de la conversation, *ils apprirent qu'ils étaient les seuls à pouvoir voir l'étoile* et que chacun voyait l'enfant-étoile sous une forme différente, où chaque vision représentait un événement individuel dans la vie du Christ⁵ ».

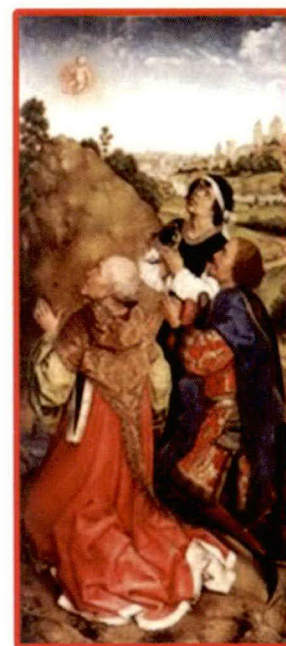


Figure 2.
L'étoile de Bethléem apparaît aux Rois mages, sous la représentation de l'Enfant Jésus.
Panneau droit du triptyque Pierre Bladelin. Staatliche Museen zu Berlin, Gemäldegalerie, Berlin. Allemagne. Rogier Van Der Weyden en 1445-1448 .

L'iconographie du vitrail

Le ciel étoilé baigne de lumière l'extérieur de la maison. À travers une arche, on aperçoit un jeune garçon s'appuyant contre la couverture rouge d'un chameau endormi, ignorant complètement ce qui se passe dans la cour.

La lumière de l'étoile, *qui ne peut être vue que par le groupe*, éclaire le pavé intérieur, illuminant ainsi la Sainte Famille et les Rois mages adorant l'Enfant Jésus. Saint Joseph observe la scène avec un regard adulateur. Marie, assise sur le seuil, tient l'enfant et porte une modeste expression d'acceptation. L'enfant, attentif, regarde les

4. LANDAU, Brent Christopher. *The Revelation of the Magi*. HarperOne, San Francisco, 2010, p.7s. Traduction de l'auteur.
5. *op. cit.* p. 56. Traduction de l'auteur.

Rois mages et les bénit – remarquez les trois doigts allongés, symboles de la Trinité. D'après une autre tradition, l'Enfant Jésus offre, à son tour, des présents spirituels aux Rois mages : à Melchior, des richesses spirituelles; à Gaspard, une foi parfaite; et à Balthazar, la vérité et la docilité.

Dans cette interprétation, Guido Nincheri change les premiers récits décrivant les Rois mages afin que l'iconographie soit d'autant plus significative pour les personnes regardant le vitrail.

Melchior, l'homme d'âge moyen au teint foncé, s'agenouille avec une expression de révérence et offre de l'or et des richesses à l'enfant, car il est roi.

Gaspard, le vieillard, offre de l'encens, car il est Dieu et prêtre. Le regard intense du vieux roi reflète sa foi, sa sagesse et sa connaissance. La résine aromatique était l'un des ingrédients utilisés pour parfumer le sanctuaire du Temple (Exode 30:34). C'était un symbole du nom divin (Cantique des Cantiques 1:3) et de prière (Psaumes 141:2).

Balthazar, affichant une expression docile et pensif, offre la myrrhe dans un coffre orné qui symbolise la mise au tombeau. Depuis des millénaires, cette résine était un produit important d'Éthiopie, obtenu des arbres et arbustes du genre *Boswellia* et *Commiphora*⁶. Il s'agissait d'une épice utilisée pour embaumer et elle était parfois mélangée au vin pour en faire la potion stupéfiante qui fut offerte au Christ sur la croix (Marc 15:23). La résine symbolise l'amertume, la souffrance et la détresse, car l'Enfant Jésus donnera sa vie sur la croix⁷.

Le symbolisme

Le vêtement vert de Melchior représente le triomphe de la vie sur la mort, le rouge de Gaspard est la couleur du sang et du martyre, puis le jaune de Balthazar, la couleur de la lumière, représente la divinité. Comme la tradition le veut, Marie est vêtue de bleu, couleur du ciel, symbole du paradis et de la vérité.

Le panneau supérieur du vitrail montre une série de croix ornées de feuilles d'acanthé. L'acanthé serait l'une des plus vieilles plantes de la Méditerranée. Sa fleur représente la vie éternelle, mais ses feuilles épineuses rappellent la douleur et le péché ainsi que la punition endurée par le Christ afin de sauver l'humanité.



L'autre symbole est la rose, la fleur de Marie. Au centre de ces croix sont placés un calice et une hostie. Sur le panneau inférieur, deux colombes se désaltèrent à une fontaine. Ces images représentent la participation des fidèles à la communion divine. Plus spécifiquement, dans ce cas, elles évoquent la légende de la conversion des Rois mages au christianisme, en Inde, où ils auraient reçu la communion de saint Thomas⁸. ■

6. HOW STUFF WORKS SCIENCE. *What are frankincense and myrrh?* <http://science.howstuffworks.com/life/botany/question283.htm>

7. ORIGÈNE. *Contra Celsum*. Pour mieux comprendre la signification des présents offerts par les Rois mages : « de l'or, comme à un roi ; de la myrrhe, comme à une personne qui devait mourir; et de l'encens, comme à un Dieu. »

8. LANDAU, Brent Christopher. *Revelation of the Magi*. p. 25.